

Ce serait un malheur, et il faut avouer que ce malheur est trop souvent à déplorer. Ainsi, il a été constaté que, sur 100 élèves au bout de 8 à 10 ans, 40 ne savaient ni lire ni écrire, et cependant tous ou à peu près avaient suivi les écoles pendant 3 à 4 ans; mais, une fois sortis, et adonnés aux rudes travaux, ils n'avaient plus ouvert un livre et pris une plume.

Il ne faut pas agir ainsi, mes chers enfants, quand vous reprendrez les habitudes et les occupations de vos familles. Après avoir éprouvé, comme aujourd'hui, ce que sont les jouissances intellectuelles, il ne faut plus en perdre le goût. Il faut traiter avec des soins attentifs ce côté le plus élevé de votre nature: celui de l'âme, la source de si bons sentiments, et ce qui vous donne votre véritable valeur.

Les écoles d'adultes qui, nous l'espérons, se généralisent dans les campagnes, vous seront d'un grand secours à cet égard, et, en attendant qu'il s'en établisse là où il n'y en a pas encore, ne pouvez-vous pas, les dimanches et fêtes et dans les longues soirées d'hiver, employer quelques heures à l'étude, et faire à haute voix des lectures qui feront le charme de vos mères et de vos sœurs? Quel ravissant tableau que de voir un enfant intelligent et instruit, au foyer de la ferme, et se trouvant tout naturellement, le livre à la main, comme le petit civilisateur de la famille.

Toutefois, qu'il nous soit permis de terminer par une opinion que les zélés et intelligents éducateurs de la jeunesse nous pardonneront d'émettre: c'est que l'instruction primaire donnée dans la campagne doit être, sinon différente de celle des villes, du moins spécialisée par le choix des ouvrages mis entre les mains des enfants, et accompagnée de certains exercices qui fortifient les facultés dans la voie où il est si désirable de les maintenir.

Oui, mes enfants, aidez-vous vous-mêmes par votre volonté, seconde par votre travail ce désir que nous partageons tous (j'en suis certain), de vous voir marcher d'un pas ferme dans la voie où vous êtes et où peut se faire pour vous la vie la plus utile, la plus heureuse, la plus honorable et la plus honorée.

A. DUCLESIEUX.

—(Gazette des Campagnes.)

Honneur à qui de droit.

Il y a environ cent soixante ans, vivait un vénérable prêtre, dont l'existence presque tout entière était consacrée au bien des âmes. Sa mémoire est honorée de nos jours, non seulement à cause de la sainteté de sa vie, mais pour le titre de bienfaiteur de l'humanité qu'il a si bien mérité. Ses bienfaits ne se sont pas restreints à un seul peuple, mais plusieurs nations en ont ressenti les effets et recueillent aujourd'hui le fruit des labeurs de ce "véritable ami de la jeunesse". Sa renommée est immortalisée, et le nom du vénérable Jean-Baptiste de la Salle, est prononcé aujourd'hui avec respect, non-seulement par les catholiques, mais par les membres de toutes les autres croyances.

C'est cet homme remarquable qui a donné une nouvelle et si forte impulsion à l'éducation dans les écoles primaires. C'est lui qui a perfectionné le système d'instruction de la jeunesse et qui a établi les écoles normales destinées à former des instituteurs. Il rassemble autour de lui un certain nombre d'hommes dévoués, les forma et les unit par les liens de la charité fraternelle. Telle fut l'origine de l'ordre des religieux auxquels il donna le nom de "Frères de la doctrine chrétienne".

Le nouvel ordre fut approuvé par le pape Benoît XII, en 1782. Les Frères, secondant le zèle éclairé de leur pieux fondateur firent des progrès admirables en matière d'instruction. Leurs rangs s'augmentèrent rapidement, et au temps de la grande révolution française, sous la "Terreur", ils s'étaient répandus par toute la France. On sait qu'à sous ce règne, quel désola ce malheureux pays, la religion fut proscrite et ses ministres persécutés et mis à mort. Pour échapper au massacre, les Frères durent se disperser, et demeurèrent cachés jusqu'à l'époque où Napoléon Ier fit rouvrir les églises.

En 1804, les quelques Frères qui restaient se réunirent pour rétablir l'œuvre du vénérable de la Salle; et depuis ce temps l'ordre a toujours eu une croissance lente mais sûre. Il compte actuellement environ 10,500 membres dont la plupart sont voués à l'instruction de la jeunesse en France. Les Frères ont, toutefois, de nombreux établissements dans les autres pays, notamment dans les deux Amériques, en Belgique, en Italie, en Autriche, en Prusse, en Angleterre et dans les Indes. L'ordre des Frères en Irlande a une constitution en tous points semblable à celle des Frères de France, quoiqu'il forme une branche séparée et indépendante.

La renommée des écoles des Frères est grande, en France comme à l'étranger; et c'est surtout à cette renommée qu'est dû l'acharnement avec lequel les ennemis de cet institut travaillent à faire fermer ses écoles pour les remplacer par des établissements d'où la religion serait complètement bannie. La ligne de conduite que suivent les Frères, et le bien qu'ils opèrent sont une censure constante et vivante des desseins de ces rénovateurs qui ont mis quelques unes de leurs idées en pratique pendant la Commune de Paris, et qui ont profité de la perturbation générale pour tâcher de faire disparaître l'institut tout entier. Grâce à Dieu et à quelques hommes pleins de dévouement, ces desseins ont échoué, et une nouvelle ère de prospérité semble s'ouvrir en France, pour les Frères des écoles chrétiennes. Leurs mérites passés commencent à être reconnus par la presse elle-même, et la dernière guerre, si désastreuse pour la France, vient de révéler leurs belles qualités sous un jour tout nouveau. Ce fut un dévouement et une vertu sublimes, qui eurent pour témoin le monde entier.

Citons à ce sujet ce que dit M. J. d'Arsac dans la préface de son livre sur "Les Frères des écoles chrétiennes pendant la guerre de 1870-71":

"L'ouvrage que nous présentons au public, dit-il, devrait être intitulé: *Livre d'or de la charité*. C'est, cependant, le simple et fidèle exposé de la généreuse conduite des Frères des écoles chrétiennes durant la période pénible de notre guerre avec la Prusse. Les mille voix de la Presse ont rendu honneur à l'institut des Frères et cet institut a acquis ainsi une renommée qu'il n'avait jamais ambitionnée. Dieu l'a fait croître, dans notre pays, comme un arbre immense qui pût donner de l'ombre et produire des fruits abondants. Dieu a rappelé à notre siècle et à une société dégénérée la foi des premiers âges. Il a ranimé une étincelle de vie qui semble avoir été bien près de s'éteindre. Il a recommencé, nous n'hésitons pas à le dire, une nouvelle ère de martyrs. Être martyr, c'est offrir sa vie pour l'amour de Dieu et le bien de son prochain. Être martyr, c'est rendre au ciel tout ce qu'on en a reçu: argent, sang, et vie. Cette offrande a été faite en France par les Frères des écoles chrétiennes, sur l'autel ensanglanté de leur patrie.

"Le fait suivant, continue-t-il, est en lui-même une révélation: Les Frères ont prodigué leurs soins charitatifs à plus de 10,000 blessés et 30,000 soldats malades. Sur ce nombre, à peine une douzaine ont refusé le ministère du prêtre, aux approches de la mort."

D'après cette dernière citation, il est évident que les Frères, tout en donnant des soins corporels aux malades et aux blessés, ne négligeaient en rien l'intérêt de leurs âmes, et les préparaient à recevoir les derniers secours de la religion. La plupart de ces soldats avaient été, autrefois, élèves des Frères, c'est ce qui explique l'heureux ascendant que ces derniers exerçaient sur leurs esprits. Les Frères, abandonnant leurs propres maisons pour en faire des hôpitaux temporaires, donnaient leurs lits mêmes aux malades et aux blessés, se contentant de prendre de temps à autre quelques instants de sommeil dans les caves ou sous les toits. Mais ils ne bornèrent pas là leur sollicitude. Ils s'offrirent pour aller sur les champs de bataille relever les blessés et donner la sépulture aux morts. Dans cette œuvre de charité, ils risquaient leur vie même. Insoucieux du danger, ils allaient, jusque sous le feu des ennemis, ramasser les blessés, pendant que d'autres s'occupaient ailleurs à ensevelir les morts. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, nonobstant la multiplicité de ces travaux, les Frères ont continuellement tenu leurs écoles ouvertes. On eût dit qu'un pouvoir céleste les assistait dans leur tâche si rude, mais librement acceptée.

Tels sont les disciples du vénérable De la Salle; et voilà comment ils comprennent leur mission qui est toute de patriotisme et de vertu: voilà comment ils suivent l'exemple et perpétuent l'œuvre de leur généreux fondateur.

Le nom de cet homme de bien vivra dans les âges à venir; car la société est intéressée à cultiver la mémoire de ces champions de la religion et de la civilisation. C'est en lisant leur histoire et en se pénétrant des hauts enseignements qu'elle contient, que les générations nouvelles, acquerront le goût du beau et du bon, et sauront comment ces deux grands sentiments se traduisent dans la vie réelle.

Tâchons de faire oublier les fautes de nos pères, mais ne laissons pas perdre le souvenir de leurs vertus.

A. F.

—(Traduit du Catholic Standard.)